

Blaise Pascal, que le centre serait partout et la circonférence nulle part ; mais bien plutôt, depuis Lacan dans le sillage de Freud, qu'il n'est pas d'autre centre que la limite.

Non point que le langage nous limiterait, depuis ce qui serait l'absolu de ses pouvoir-savoir et savoir-pouvoir sans limite, mais le langage est limité, il n'est langage que limité : ainsi nous expose-t-il, en sa limite, au hors-limite qu'il ne contient qu'à répéter sur soi la limite même que ses savoir et pouvoir tendent avant tout à oublier comme à faire oublier.

Pareille répétition, répétition sur soi de la limite propre au langage, à tout langage quel qu'il soit, lequel ne peut se maintenir comme le langage qu'il est qu'à répéter son invention, obligé qu'il est d'inventer aussi, par là même, ce qui le constitue comme sa propre répétition, voilà bien, par excellence, ce que Freud en premier nomme pulsion : pulsion qu'il appelle et qu'il accompagne, depuis ses naissances sans paroles, jusqu'à ce qu'elle se trouve portée, dans la parole d'un autre et par la parole d'un autre, en la parole elle-même – faisant ainsi que la pulsion s'engage enfin dans la parole : donne et change d'expression.

En quelque sorte, nous venons de nommer les deux limites, comme inférieure et supérieure, inhérentes au langage, à tout langage quel qu'il soit, à partir desquelles, entre lesquelles, et dont le discours psychanalytique – depuis l'au-moins-un-autre dont il engage, avec l'autre de cet au-moins-un-autre, l'émergente responsabilité – fait, et jusqu'à l'impossible, se déployer la toute-puissante puissance néanmoins sans savoir ni pouvoir, jamais, aucun ; et que Fierens ramène au centre, dès l'initial de son propos, comme *différance* : depuis le langage

sans parole d'un enfant qu'on dira autiste, jusqu'à la parole sans langage d'un idiome qu'on dira impossible.

Le discours psychanalytique, ce serait ainsi la responsabilité absolue, c'est-à-dire inconditionnelle, engagée pour deux par au-moins-un-autre, pour que toute différence, hors langage, accède par la parole, d'un autre, à un langage qui lui donnera le change, au moins, d'avoir accès à la parole.

Car ce qui se donne de décisif en ces pages de Fierens, c'est le change du transfert : dont ni l'analyste ni le discours de l'analyste n'ont désormais pas même la nue-propriété, mais, à chaque fois, une responsabilité d'exappropriation – à l'adresse de tout qui vient...

Pascal Nottet

*Marx, Lacan : L'acte révolutionnaire et l'acte analytique*

Silvia Lippi, Patrick Landman (sous la direction de)

Toulouse, érès, 2013

Cet ouvrage fait suite au colloque organisé à Cerisy par Silvia Lippi et Patrick Landman en août 2011. Colloque qui a mis en parallèle et en confrontation l'acte révolutionnaire postulé par Marx et l'acte psychanalytique défini par Freud et Lacan. Le texte originel de la pensée subversive, rappelle Jean-Claude Aguerre, est celui de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire* publié en 1574, un pamphlet calviniste contre Charles IX. La question abordée sur le fil tendu entre les deux courants de pensées de Marx et de Lacan ouvre aussi à une actualité contemporaine et nous donne matière à penser la modernité et la crise actuelle que

traversent nos sociétés. Pour Freud, la pensée marxiste a été classée du côté de « l'illusion », il l'écrit à Einstein dans leur échange de courrier de 1931, *Pourquoi la guerre ?* Les idéaux nationaux avancés par le système idéologique bolchevique, promettant la fin des guerres par l'imprégnation généralisée de ce mode de pensée, se sont révélés faux, voire même qualifiés d'« illusion », et l'amènent à demeurer pessimiste : « Il semble que la tentative de remplacer ce qui est puissance réelle par la puissance des idées soit aujourd'hui encore condamnée à la faillite<sup>2</sup> », dit-il en 1932, différenciant mal la pensée marxiste du bolchevisme. Lacan s'est laissé traverser et s'est inspiré de la pensée de nombreux philosophes, dont Platon, Spinoza, Nietzsche, Hegel et Heidegger, jusqu'aux philosophes chinois, comme Mengzi, et de linguistes dont Saussure, ainsi que de nombreuses recherches littéraires et scientifiques, jusqu'aux mathématiques et à la physique. Marx en fait partie, chaque pensée autre l'aidant à conceptualiser de nouvelles théories. Avec la pensée marxiste, cela va être la construction du concept d'aliénation, de la notion de plus de jouir, la question du symptôme.

Lacan nommé à Cerisy, ce n'est pas une première mais une troisième fois. La première date de 1996 sous l'impulsion de René Major, Guyomard et Talabar, dans un colloque intitulé « Depuis Lacan », posant la psychanalyse comme une science de l'événement pur, reprenant le concept de Derrida de pure différence. La deuxième fois, ce fut sous l'égide des Forums des champs

2. Lettre de Freud à Einstein, Vienne, septembre 1932.

lacaniens, lors du colloque « Lacan dans le siècle », qui s'est ouvert le 21 septembre 2001, convoquant un Lacan antiphilosophe au moment de l'entrée fracassante, dans le réel du XXI<sup>e</sup> siècle. La vérité ne survient que déchaînée, disait Lacan. C'est l'élaboration des concepts qui permet pour lui de sortir de l'idéologie, il est inutile de séparer la théorie de la pratique qu'il va articuler dans sa conceptualisation à l'éthique.

Ces deux courants de pensée œuvrent à un démasquage du sujet aliéné à la production pour Marx, au signifiant pour Lacan. La psychanalyse œuvre à l'émancipation du sujet, la pensée marxiste, à une émancipation de la masse ouvrière face au capital, mais qui a donné dans le XX<sup>e</sup> siècle, le siècle le plus meurtrier de l'histoire, les catastrophes humaines que l'on connaît, des goulags staliniens, maoïstes, à la terreur nazie. Les crimes commis ne sont pas à imputer à Marx, dit André Michels mais aux intellectuels se réclamant de lui. Marx était déjà passé à Cerisy en 1967 pour le colloque « Le centenaire du Capital » au cours duquel s'est élaboré le concept de plus-value qui a été réutilisé par Lacan dans sa conceptualisation de l'objet *a*, cet objet qui occupe la place du désir et répond en place de vérité ; la plus-value réglant la question de la jouissance. Bernard Toboul reprend cette connexion entre la structure de la reproduction et la problématique de la jouissance. L'œuvre de Marx est restée inachevée, trop humaniste selon certains détracteurs. Les commentateurs contemporains, comme le relève André Michels, réfutent la conception althussérienne d'une coupure épistémologique entre le jeune Marx et celui de la maturité, c'est-à-dire

du *Capital*. Coupure conforme à la ligne du parti qui rejette le Marx des *Manuscripts* de 1844, jugés trop philosophiques, dans lequel Marx élabore une théorie du travail qui est celle de l'aliénation, au profit du *Capital* où l'étude du capitalisme promu au stade de discours par Lacan, serait effectuée sur une base plus scientifique.

Les points de jonction de la pensée de Marx et de Lacan se retrouvent en trois points :

– le symptôme. Pour Lacan, c'est Marx qui l'a inventé, rappelle Patrick Landman ;

– la plus-value et le plus de jouir. Lacan fait une « homologie » entre la plus-value définie par Marx comme excédent, « survaleur » de la force de travail, ce que reprend Christian Hoffmann en citant cet article de Lacan écrit pour *Le Monde* dans la mouvance de mai 1968 mais jamais publié, « D'une réforme dans son trou ». Homologie, mais non analogie, Lacan l'écrit : « Aux derniers temps d'un discours qui se prolonge, je l'ai corrélée de la fonction qui s'énonce du plus de jouir (*Mehrlust*, évidemment homologique du *Mehrwert* de Marx, mais sûrement pas analogique, d'être cause plutôt qu'effet de marché)<sup>3</sup>. Cette plus-value est pour Marx au fondement de l'aliénation de notre société capitaliste. Le sujet reste coincé dans la machine capitaliste, il s'agit de réinvestir, sans restes, dans un processus indéfini d'accumulation qui nie le manque. Ce que nous propose le système illusoire de relance de l'économie par la consommation. Société capitaliste qui ne produit qu'un trou dont le fond s'élargit sans cesse laissant une dette

irréductible. Marcel Drach l'analyse de manière très juste dans son intervention « Les deux fétichismes de l'argent ». Ce qui distingue le discours capitaliste disait Lacan, c'est la *Verwerfung*, « Le rejet en dehors de tous les champs du symbolique de la castration ». Le capitalisme, c'est donc la forclusion. Son programme serait de tenir à distance la castration en donnant au plaisir des biens et de ses accumulations une fonction de défense. Il relève de la pulsion de mort. L'argent qui mène notre économie et nos politiques est objet de thésaurisation quand il conditionne la jouissance narcissique, non pas aux biens « mais à sa possession illimitée en tant que signifiant phallique, ou fétiche au double sens déjà mis en exergue », dit Drach (p. 274). La jouissance actuelle des spéculateurs dans le déni des ruines suscitées n'attesterait rien d'autre qu'une passion clivée pour le fétiche argent. La psychanalyse permet de récupérer l'objet d'amour dans la relation objectale et non plus dans la fétichisation de son corps. L'homologie que fait Lacan se situe au niveau des processus de déperdition de la jouissance. La plus-value est conçue comme objet *a*, elle recouvre une béance qu'il nomme manque à jouir. Le plus de jouir est une jouissance qui s'obtient d'une cession de jouissance selon une loi décrite par Lacan sans le séminaire *D'un Autre à l'autre*, suivant le modèle mathématique de la série de Fibonacci, série qui procède par addition, le nombre suivant étant égal à la somme des deux qui le précèdent : 1, 1, 2, 3, 5, 8, 13... processus mis en route lorsque le sujet sort de la machine aliénante. La levée du refoulement pourra entraîner alors une mutation de

3. Texte publié dans *Figures de la psychanalyse*, n° 18, 2009.

jouissance, virage relevé par Freud, que Lacan a porté au-delà dans ses conséquences avec le développement de toutes les formes de plus de jouir, modes d'appel à compensation concernant la déperdition de la jouissance<sup>4</sup>. Ce processus ne se met en route qu'une fois la jouissance d'un sujet perdue, la jouissance en jeu dans la relation première à la mère. Cette fonction est nécessaire pour repérer ce qu'il advient de l'énergie dans le système signifiant qui véhicule un sujet. Ce processus du plus de jouir se développe pour Lacan selon ce modèle logico-numérique, procédant dans une série croissante, mais qui peut être aussi décroissante ;

– le troisième point est celui de l'aliénation qui désigne un procès dans les deux pensées. Aliénation aux conditions de reproduction sociale pour Marx qui s'inspire des premiers philosophes atomistes comme Épicure, nous montre Silvia Lippi. Une aliénation nécessaire de l'atome dans sa possibilité concrète d'existence. S. Lippi opte pour une liberté de déviation de trajectoire, réponse à la nécessité, définissant un *clinamen*, une déviation minimale de la conscience produite par un plus de savoir, due à des causes fortuites inattendues, ouvrant à l'improvisation et la créativité comme une partition de jazz. La déclinaison de l'atome est ce quelque chose qui peut combattre et résister. Marx distingue trois formes d'aliénation, celle au travail, celle de l'argent et l'aliénation morale par l'État et la religion. L'ouvrier vend sa force de travail, mais sa finalité lui échappe. L'aliénation sera chez Lacan

aliénation à l'image du petit autre pris dans la chaîne signifiante. « L'aliénation conduit à la révolte, s'opposer à son déterminisme, c'est faire la révolution ». Patrick Landman opte pour une autre révolution possible, celle du langage. La véritable rencontre avec l'autre, l'analyste, le musicien ou le collectif produira ou non des effets inattendus. La révolution n'est pas un idéal, il y a toujours quelque part un *clinamen*, dit Silvia Lippi. Le concept de réel, fait d'une expérience intime et déchirante sur lequel Lacan va fonder le sujet, est-il suffisant pour faire révolution, se demande Ph. Kong ? Il va le passer au prisme de la problématique du savoir et de la vérité, avec un psychanalyste posté en position de chauve-souris optant pour une cure orientée vers le réel, ce petit bout réel de lettre, ce *a* qui lui est *extime*. L'apport de Lacan est d'avoir conceptualisé au travers de l'objet *a*, le réel du sujet. Il a fait du signifiant qui pousse au langage, une lettre plongée dans le réel. La conception inédite du sujet, pour Lacan, fait passer une vérité toujours singulière au savoir du réel qui fait révolution, « le réel dialectisé entre savoir et vérité devient une figure du destin qui vaut pour une époque » (p. 61). L'acte révolutionnaire de Lacan est concomitant de cette conception nouvelle du sujet.

La psychanalyse est révolutionnaire en ce sens qu'elle se centre non sur la pensée mais sur l'acte, permettant l'acte révolutionnaire du sujet, d'un analysant qui fait sa révolution dans sa cure, puis dans sa vie. L'acte concerne un réel qui n'y est pas pris d'évidence. L'analyste ne devra pas reculer devant l'horreur de l'acte qui consiste à arracher à l'objet *a* son voile en faisant surgir le

4. G. Chaboudez, *La déperdition de la jouissance et le plus de jouir*, Séminaire, Espace analytique, 18 janvier 2013.

réel de l'objet, dit Ph. Kong. L'acte révolutionnaire de l'analysant sera de faire de son analyste un déchet, le reste (*a*) qu'il pourra recueillir pour assurer sa condition de sujet dans la vie fondée non sur la garantie d'un Dieu mais sur celle d'une éthique personnelle qui sera désormais sa cause. La véritable subversion du sujet fait appel à l'inconscient, pas à la révolution sociale, qui puisse ouvrir à un « intérieur psychique ultérieur », selon les mots de Winnicott, la liberté la plus précieuse et mystérieuse de l'être humain.

Monique Lauret

Martine Menès,  
*L'enfant et le savoir.*  
*D'où vient le désir d'apprendre ?*  
Paris, Le Seuil, 2012

Dans la clinique de l'enfant, l'échec scolaire est très souvent la porte d'entrée conduisant l'enfant à rencontrer un psychanalyste, qu'il s'agisse de la pratique en institution ou en cabinet privé. Martine Menès nous fait partager son expérience clinique avec ces enfants en mal de savoir rendant douloureux l'accès aux apprentissages scolaires. L'auteure nous propose de déconstruire une évidence centrale chez les professionnels de l'enfance : l'apprentissage ne va pas de soi mais il présuppose des conditions psychiques nécessaires au consentement à apprendre chez l'enfant. Il s'agit d'une opération active de consentement qui ouvre à la découverte d'une passerelle entre le savoir et les apprentissages.

L'auteure part du préambule que le savoir dont il est, d'abord, question est inhérent à la constitution de la

subjectivité. Ce qui revient à penser que le petit parlêtre dispose d'un savoir inconscient dont, pour une part, il hérite en acceptant de devenir parlant, et, d'autre part, ce savoir inconscient est en constant mouvement et remaniement suivant les questionnements intimes de l'enfant et son évolution dans le temps. C'est en cela que Freud nous a fait découvrir en quoi et comment l'enfant était d'abord et avant tout un petit chercheur et découvreur d'énigmes. Nous reconnaissons là le travail et la portée des théories sexuelles infantiles et leurs destins chez l'adulte lorsqu'il est aux prises avec le plaisir de penser.

Cependant, la construction des théories sexuelles infantiles peut être entravée par d'autres éléments, tels que les non-dits, les secrets, les interdits de savoir portés sur l'enfant par sa famille. Ainsi, pour construire de la pensée, il faut un désir de savoir (de « ça voir »).

Pour Martine Menès, le goût des apprentissages vient, éventuellement ou pas, prolonger cette opération première d'un désir de savoir. Les modalités d'accès aux apprentissages viennent lier et métaphoriser un autre rapport au savoir, qui est dans un lien d'antécédence. C'est cette opération de passage et de transvasement, pas sans reste d'ailleurs, qui peut se trouver en panne ou en situation d'empêchement.

Inhibition, dépression, angoisse viennent en renfort là où la machine du désir se grippe pour l'enfant. Ainsi, Martine Menès écrit : « Lorsque le désir est atteint, tous les domaines d'investissement le sont. Avant de se préoccuper des conséquences, il faut donc s'intéresser aux causes. Des affects dépressifs en sont, paroles muettes qui ne sont pas adressées